

## Dominique Pierre

Président de fédération européenne de laïdo – FEI.

‡ Je vais commencer par la question traditionnelle : comment avez-vous commencé l'aïkido ? Et pour quelle raison ?

J'ai démarré les arts martiaux dans les années 75 par le karaté. A cette époque il n'y avait pas beaucoup de clubs de karaté dans la région, le karaté était quasiment inconnu, et j'ai eu la chance de rencontrer un professeur qui était tout à fait à l'opposé de ce que l'on pouvait voir dans les films de l'époque. C'était un Occidental qui s'appelait Brucker et ce gars, un petit bonhomme, plus petit que moi, avait une volonté de fer et un mental d'acier. Il avait une pratique extrêmement dure, exigeante. Il ne faisait pas de cadeau et il était le 1er assistant de Maître Murakami.

A l'époque Maître Murakami pratiquait le karaté Shotokan, il est passé au Shotokai après. Il était Shotokan pur et dur et je crois qu'il était un des premiers experts japonais invités par Henri Plée pour faire découvrir le karaté en France. Paul Brucker qui était également professeur de judo l'a rencontré et toutes les semaines, il montait à Paris suivre les cours de ce Maître. Quand il revenait ici à Nancy, il nous refaisait le cours qu'il avait suivi à Paris. Nous avons rencontré le Maître plus tard, et ont suivies quelques années de collaboration avec ce groupe. C'est comme cela que j'ai commencé les arts martiaux.

‡ C'était en quelle année ?

De 1973 à 1979 à peu près. En 1981 nous n'avons plus eu de contact avec ce groupe. Encore une fois pour des raisons politiques et non pour des raisons techniques. Le karaté que l'on pratiquait à l'époque était un karaté tranchant comme une lame ; c'est-à-dire que si on l'utilisait, c'était qu'on avait atteint toutes les limites car c'était très dangereux. L'éthique de mon professeur ne permettait pas de l'utiliser, il fallait se maîtriser. Tout était difficile et dur mais il n'y avait pas d'alternative. C'est un peu comme une arme à feu : il y a tout un potentiel, mais il ne faut pas l'utiliser et le jour où on a lâché le coup on ne peut pas retenir les choses. A cette période, il y avait aussi dans le dojo un cours d'aïkido et quand on sortait de notre cours, je restais, je regardais l'aïkido. J'y voyais un autre art martial japonais. Je voyais une sorte de contrôle de l'adversaire sans le détruire. C'est l'image que j'en avais. Je les voyais se projeter aller au sol, effectuer un contrôle du poignet. Cela avait l'air efficace parce que tout le monde visiblement était contrôlé mais restait intact. C'était une réponse autre qu'une réplique violence pour violence. Alors cela m'a intéressé et je me suis inscrit à ce club. C'est comme cela que j'ai démarré l'aïkido. J'avais 20 ans, c'était trois ans après mes débuts dans les arts martiaux. J'ai continué le



Dominique PIERRE – © Photos : Horst Schwickerath 2012 – Aikidojournal – www.aikidojournal.fr

karaté, je continue toujours.

Ce professeur d'aïkido, Michel Coqueron, était le président de la région, il était 2ème dan – à l'époque, 2ème dan c'était...le summum. Michel Coqueron était un médecin, un ancien judoka qui s'était reconverti à l'aïkido comme bon nombre de professeurs de l'époque, qui une fois qu'ils avaient fait un peu de compétition et de jujitsu, découvraient l'aïkido. L'aïkido était moins violent, il y avait des projections, donc ils avaient un avantage car ils savaient chuter. Ils avaient aussi un bon sens du déséquilibre, donc c'était très compatible avec la pratique de l'épo-



que. Une autre raison pour laquelle j'ai commencé l'aïkido est que le brevet d'Etat venait d'être mis en place en France, sous la forme d'un brevet d'Etat d'arts martiaux. Il fallait être ceinture noire dans sa discipline principale, et pratiquer 2 autres disciplines – donc pour moi, le judo et l'aïkido – à un petit niveau, mais cela voulait dire que l'on pratiquait les arts martiaux. Donc si j'avais envie de préparer un brevet d'Etat pour enseigner le karaté, il fallait aussi que je sois ceinture bleue de judo et d'aïkido. Nous suivions des stages, donc j'ai rencontré d'autres personnes et puis je me suis dirigé vers René Trognon parce que c'était le club qui était juste à côté, et parce qu'il y avait du monde dans son cours.

Finalement, il a été mon professeur pendant des années. C'est un très bon pédagogue, très bon formateur. Pour devenir professeur de karaté et préparer le brevet d'Etat, je devais aller à une école des cadres. Il n'y avait pas assez de personnes, donc cela a été annulé, mais j'étais inscrit quand même pour aller passer l'examen. L'école des cadres d'aïkido se mettait en place, dirigée par René Trognon et j'y suis allé. Grâce à ce que j'y ai appris, la pédagogie, les sciences humaines, toute cette alchimie de l'enseignement, je me suis présenté à l'examen du brevet d'Etat de karaté et cela s'est bien passé. C'est étonnant de pratiquer dans un domaine et finalement d'aller puiser dans un autre, mais il y a des choses communes. Fort de cet exemple-là, j'ai poursuivi ma carrière de cette façon, en partant du principe que chaque discipline a ses spécificités et m'apporte des principes communs, dans l'enseignement, la pratique ou la culture. Je suis allé chez René Trognon jusqu'en 1986/88 et en 1982 j'ai ouvert à Dombasle mon club de karaté. Il y avait aussi une petite section d'aïkido, j'y participais mais elle n'a pas bien vécu et elle s'est dissoute avec son professeur de l'époque. Je l'ai reprise dans les années 90 et je l'ai intégré au club de karaté comme une section. Plus tard j'ai rencontré Malcom Tiki Shewan, grâce aux stages organisés par René Trognon. Il avait 30 ans, j'en

avais 26, le premier contact a été intéressant ; lui était surtout un sabreur, du moins c'est comme cela qu'il était surtout présenté, donc je me suis intéressé au sabre japonais. Et l'aïkido qu'il présentait était à l'image de ce que mon professeur présentait en karaté. Je me suis donc retrouvé en territoire connu : rigueur, précision, sensation irimi. Avec Tiki Shewan, j'étais comme avec mon professeur, sauf que c'était dans le sabre et dans l'aïkido.

‡ *Qui d'autre avez-vous rencontré en aikido ?*

Maître Tamura, bien entendu, puisque nous étions dans la mouvance Tamura et à l'époque il n'y avait qu'une seule fédération qui était intégrée au judo. Je n'ai connu que Tamura à cette époque, je n'avais pas trop de moyens de transport. Ce n'est pas comme maintenant, où vous prenez le TGV, et en 1h30 vous êtes à Paris. Monter à Paris, alors, c'était 4h30 de voiture, quand on pouvait avoir une voiture, donc c'était plus difficile. J'ai rencontré Arikawa Sensei bien plus tard, et puis Chiba et aujourd'hui Yamada. En 1989 je me suis retrouvé cadre technique de la Fédération, j'étais chargé d'enseignement, ce qui était quelque chose d'assez intéressant pour moi parce que cela me faisait côtoyer tous les autres cadres et j'ai beaucoup appris pendant cette période.

## *Maître Arikawa, une sommité de l'Aikikai, est venu en France pour tirer au clair cette histoire*

Le contact avec Arikawa a duré quatre années, quatre années pendant lesquelles il venait animer un stage en France. Nous y avons une pratique de l'aïkido « à l'ancienne » c'est-à-dire avec des fondamentaux, avec des principes complètement différents de ce que l'on pourrait appeler « l'aïkido sportif ». Il était très exigeant et c'était un aikido qui n'était pas très connu et extrêmement dur. Toutes les techniques qu'il montrait étaient tranchantes comme un sabre et il n'y avait pas place pour l'aïkido démonstratif, pas de grandes chutes. Il nous apportait aussi sa connaissance des arts martiaux. Il a été avec nous de 1990 à 1994, il était âgé et il est décédé peu de temps après qu'il a cessé de venir. A cette époque, nos deux fédérations s'affrontaient et l'un des terrains d'affrontement était les passages de grade [ndlr : le terrain n'a pas changé...]. Malcom Tiki Shewan était chargé, dans le cadre d'une commission des relations extérieures de notre fédération, d'examiner les possibilités, de voir comment on pourrait ou non travailler avec l'autre fédération. Nous avons mis au point pendant trois ans des stages en commun avec l'autre fédération, pour essayer de bâtir des passages de grade avec un langage commun. La première chose, qui a été la plus dure à mettre au point, c'était une nomenclature commune d'interrogation. Parmi les échanges, nous discutons du nom à donner à un mouvement.

Nous n'avons pas créé de mouvement, mais nous avons donné des noms génériques à des mouvements que nous connaissions de part et d'autre.

‡ *Kisshomaru avait déjà fait cela, ...*

Mais on fait cela partout, je le vois maintenant après tout le temps que je passe avec différents Japonais avec différentes techniques de sabres et différentes écoles, des anciennes et des nouvelles, on fait le même geste mais on l'appelle différemment et cela ne choque personne. Voilà donc cette nomenclature dans les tablettes de chaque fédération, et je crois que c'est la FFAAA qui a fait remonter l'information à l'Aikikai, qui a mal accepté que des étrangers « reconstruisent » l'aïkido. Maître Arikawa, une sommité de l'Aikikai, est venu en France pour tirer au clair cette histoire. Pendant quatre ans il nous a suivis et comme nous travaillions sérieusement en respectant ce qu'il nous disait de faire, il s'est pris de sympathie pour nous. Au départ il était là pour casser notre travail mais il a vu que l'équipe était sérieuse et avait un potentiel, bien que non japonaise. Il nous a donné tout ce qu'il savait dans la mesure où nous pouvions prendre, et nous l'avons pris. L'aventure avec Arikawa pour moi est double. D'abord parce que l'individu était en permanence en lien avec la technique de sabre : il ne faisait pas un

geste sans un sabre dans les mains et quand il voulait expliquer, il prenait un bokken et alors cela devenait clair. Il disait toujours : « si vous n'êtes pas avec le tranchant du sabre, votre technique ne marche pas ». C'était constructeur pour ceux qui, comme moi, avaient étudié séparément les disciplines karaté, aikido et sabre.

Un soir, j'étais invité à un dîner chez Gérard Gras, et j'eus l'occasion de l'interroger sur la similitude entre un mouvement que nous avions travaillé avec lui, irimi et entrée directe chokusen avec un croisement des énergies, et un travail que l'on fait en karaté Shotokai.





Je lui dis que c'était très proche de ce que l'on faisait avec maître Murakami, et que je voulais savoir si cela avait un lien. Alors il réfléchit et me répond que le nom de Murakami ne lui dit rien. Alors je lui dis que le senseï de Murakami s'appellait Egami Senseï. Et là il me parle d'Inoue [ndlr : il doit s'agir de Inoue Noriaki, premier élève d'O'Senseï]. Ils ont travaillé ensemble avec Ueshiba, ils ont combiné les deux disciplines, ils ont fait une recherche ensemble. Et nous avons poussé la table de salon, les meubles, et il a fait exactement l'exercice que je connaissais. Il venait de me donner un éclairage de ma discipline karaté Shotokai, que je trouvais très proche de l'aïkido dans les fondamentaux, les placements, les tai

sabaki, les entrées mais je ne savais pas qu'il y avait un lien historique entre les disciplines. Internet n'était pas développé, alors que maintenant tu poses une question, tu as toutes les réponses, bonnes ou mauvaises, mais tu as toutes les réponses à l'écran. A l'époque, il fallait acheter des livres, souvent en anglais. Les seules revues étaient des revues sans intérêt, rien de fondamentalement sérieux. Et cet homme venait de me donner la clé de cette sensation que j'avais d'une discipline très proche de l'aïkido, qui utilisait les atemis bien sûr, les projections. Maintenant j'avais le lien historique.

Cela a relancé mon étude en karaté et j'étais très heureux. Il faut dire aussi que

nous avions une bonne équipe à cette époque - et nous l'avons toujours, sauf VDB, qui est parti - mais c'était l'époque où nous étions tous dans les mêmes stages, tous les enseignants s'y retrouvaient, et nous faisons des stages en commun : Iles de Lérins, Belle Ile en Mer, des stages d'été que j'ai mis en place un peu partout. Nous étions une bonne équipe d'enseignants, les pédagogies étaient bien combinées ensemble, cela marchait bien.

J'ai fait aussi du jodo avec Pascal Krieger. Pendant vingt ans, plusieurs fois par an, et des stages d'été, tout cela forme à comprendre les arts martiaux japonais et se complète. Il n'y a pas de mélange, ce sont des disciplines bien à part mais les compétences dans l'une soutiennent les compétences dans l'autre. C'est important de connaître des arts martiaux de culture identique mais d'histoire différente. Le jodo, c'est le 15ème siècle. La forme un peu plus moderne que l'on pratique vient de koryu, d'arts anciens. C'est une discipline, pas une école comme Katori Shinto Ryu. C'est un kobudo. Les kobujutsu sont plus anciens, guerriers. L'aïkido, le karaté, l'aïdo que l'on pratique (Muso Shinden) sont modernes, les formes techniques sont modernes. Travailler des disciplines anciennes donne des bases autres dans la pédagogie. La transmission du culturel est différente mais nous avons des Occidentaux qui connaissent le japonais et